

bailla et étendit les bras en poussant deux ou trois gros soupirs entrecoupés par des hoquets d'ivrogne.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, ces messieurs ?

Je n'attelle pas ce soir. Ma grise a les petits soucis et elle ne peut pas marcher. Tiens, dit-il, en reconnaissant Cléophas, c'est toi, espèce d'andouille ! D'où viens-tu ?

—Écoutez, dit Cléophas, nous avons bien des choses à vous dire.

Si vous voulez nous rendre un petit service, le monsieur qui est avec moi, va vous gréer en neuf, un attelage double et une voiture comme il n'y en a pas une sur la Place d'Armes. Seulement il faudra être discret.

Le vieux fit signe à sa femme de se retirer dans sa chambre à coucher.

Avant de parler d'affaires avec le père Sansfaçon, Cléophas emprunta quelques sous à Caraquette et acheta un peu de liquide à la grocerie du coin.

Après avoir allumé son bougon et pris une couple de cerises, le vieux charretier prêta une oreille attentive au discours de Caraquette.

Il fut question de Bénoni.

Le bonhomme avoua que ce dernier était venu chez lui le même jour, qu'il avait emprunté sa voiture, et qu'il avait payé avec une grosse pièce en or.

Caraquette ne trahit aucune surprise en apprenant ce dernier détail qui était très important.

Il garda son flegme et demanda au père Sansfaçon s'il avait cette pièce en sa possession.

Le vieux répondit que la pièce avait été changée chez l'épiciier du coin. C'était un \$5 en or du temps des Français.

Caraquette promit cinq cents piastres au bonhomme Sansfaçon s'il gardait une discrétion des plus absolue sur l'entrevue qu'il avait eue avec lui.

Le vieux charretier jura solennellement qu'il ne desserrerait pas les dents sur l'affaire.

Caraquette jeta sur la table une demi-douzaine de pièces de vingt cinq centins et sortit avec Cléophas.

Caraquette retourna à son hôtel et dit à Cléophas de venir le trouver chez lui à sept heures du matin.

Le lendemain Cléophas fut fidèle au rendez-vous.

Il suivit Caraquette qui le conduisit à la grocerie du coin où Bénoni avait changé la pièce de \$5.

Caraquette qui faisait une excellente police de détective pour son propre compte, ontra seul dans le petit magasin.

Il se fit passer pour un détective de Québec et demanda à l'épiciier s'il n'avait pas la veille donné à quelqu'un la monnaie d'une pièce de \$5 en or.

L'épiciier hésita un peu et finit par avouer qu'il avait reçu une pièce de cette valeur de la bonne femme Sansfaçon.

Caraquette munie de cette information n'avait qu'à tendre ses filets pour y faire tomber Bénoni.

Il dit à Cléophas de monter la garde près de la maison du père Sansfaçon, car Bénoni ne devait pas tarder d'y arriver.

Soyez sans crainte, dit Cléophas, je veillerai au grain. Si Bénoni paraît dans les environs, je lui jette le grappin sur les épaules. Je lui dois un chien de ma chienne. Cette fois je suis résolu d'avoir *fair play*. Comptez sur moi, monsieur Caraquette. Vous me reverrez ce soir à votre hôtel et j'aurai des nouvelles à vous donner.

Caraquette serra la main de Cléophas et s'éloigna dans la direction de l'église St. Pierre.

Cléophas avait pris son rôle au sérieux. Il arpentait la rue d'un pas cadencé comme un policeman.

Bénoni tardait de venir.

Cléophas tout en marchant tomba dans une douce rêverie.

Il songeait aux charmes d'Ursule, la puissance magnétique de ses yeux chatoyants, à ses tendres sourires et à sa désinvolture gracieuse.

Vers neuf heures il vit un homme dans une voiture de louage, arrivant à la fine épouvante et s'arrêtant à la porte du père Sansfaçon.

C'était Bénoni.

Cléophas accéléra le pas, mais il était trop tard, son ancien rival venait d'entrer dans la maison du vieux charretier.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 11 DECEMBRE 1880.

CORRESPONDANCE DE LADÉBAUCHE.

SARA BERNARD.

New-York 6 dec. 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

Ayant appris que Sara Bernard devait donner trois représentations à Montréal dans la semaine de Noël, je suis allé trouver Hercule Bernard et je lui ai demandé une lettre d'introduction pour sa cousine.

Une fois en possession de cette lettre j'ai pris le South-Eastern et je me suis rendu à New-York en passant par Boston.

Mlle. Sara Bernard prend sa pension à l'Hôtel Albemarle où elle a des chambres très-propres.

Lorsque j'ai frappé à sa porte, la grande actrice venait de se lever. Elle était habillée en négligé et elle m'a reçu sans cérémonie.

Elle paraissait très contente d'avoir fait ma connaissance parce qu'elle tenait à avoir des informations correctes sur le Canada et sur Montréal en particulier.

Elle me dit :

—Dites-moi donc, mon cher monsieur Ladébauche, quel est le meilleur théâtre de Montréal pour jouer devant les canadiens français :

Jé lui répondis :

—Montreal, vous savez, est une grosse paroisse. Il y a beaucoup d'acteurs canayens qui jouent dans différentes salles. Si vous aimez à avoir une foule de vrais canayens il faudra que vous jouiez dans une salle où ils ont coutume d'aller.

Il y a le Dominion Theatre près du Champ de Mars, mais jé ne pense pas que vous puissiez le louer parce qu'on est en train d'y faire un gros radoub, pour le changer en manufacture de vinaigre pour M. Michel Lefebvre. Ensuite nous avons la salle de la maîtrise St. Pierre, sur la rue Visitation. Je pense que vous pourriez l'avoir à assez bon marché. Il y a encore la salle de l'Union St. Joseph où les amateurs ont coutume de donner des représentations. La salle est grande et très confortable. Seulement si vous voulez devenir populaire chez mes compatriotes, il faudra que vous preniez un rôle dans quelque grande pièce approuvée comme par exemple *Viluduc*, la *Malédiction*, le *Proscrit* ou le *Retour de Californie*. Si j'avais un conseil à vous donner ce serait de vous entendre avec Felix Poutré et lui payer quelque chose pour le droit de vous servir de sa pièce *L'échappé de la Potence*. Ça prendrait un peu croche. Si vous ne vous arrangez pas avec lui rien ne vous empêcherait d'aller à Ottawa et d'y voir nos deux grands auteurs dramatiques, M. Augustin Laperrière et M. Flavien Gingras. Pour une bagatelle ils vous accorderaient le privilège de jouer les *Pauvres de Paris* et *A quelque chose malheur est bon*.

—Pensez-vous, M. Ladébauche que les canadiens, comprendraient le français tel qu'on le parle à Paris ?

—Pas la miette, ma chère demoiselle. Faites bien attention à cela. Il vous faudra parler en canayen. Il vous sera facile de parler notre langue à la perfection, si vous étudiez attentivement le *Vocabulaire des expressions vicieuses* de M. F. Gingras. C'est un petit livre qui est rendu à sa trente-sixième édition.

—C'est bien, monsieur, rien ne me ferait plus plaisir que de vous avoir comme agent au Canada. Si vous acceptez la place, vous pouvez vous mettre à l'œuvre en arrivant à Montréal et je suivrai tous vos conseils.

—J'accepte avec empressement je vous arrangerai les choses aux petits ognons.

—Tâchez s'il y a moyen de me faire pensionner dans un hôtel parement canadien.

—Ca, c'est trouvé. En arrivant à Montréal vous vous ferez conduire tout droit à l'Hôtel du Peuple, c'est sur le bord de l'eau à l'enseigne du gros Coq Rouge. Là vous rencontrerez des vrais canayens. Il faut que je vous dise qu'il fait un froid du sorcier par chez nous. Cbétie comme vous êtes, vous pourriez attraper quelque gros rhume qui vous ferait claquer dans une quinzaine de jours. Vous serez obligée de vous tenir les pieds chaudement dans une couple de paires de gros chau-

ssons d'habitants et de porter de grosses flanelles.

—J'aimerais à passer pour une femme comme il faut par chez vous parce que, voyez-vous, je ne suis pas une actrice ordinaire.

Vous allez me donner quelques conseils afin que je ne blesse pas les convenances canadiennes.

—Ca, c'est un point important. Lorsque vous paraîtrez sur la scène, il faudra de toute nécessité que vous portiez une robe haute serrée au col avec des petits rubans. Ne mettez pas vos bras à l'air, ça offusquera mes amis et vous vous ferez éreinter dans le *Nouveau-Monde*.

Le *Star* de l'autre jour nous a appris que vous étiez de la bonne religion, je vous conseillerai dans votre intérêt de ne pas trop frayer avec les Rouges qui passent ici pour des amis de Voltaire.

Revenons à ce que je disais tout à l'heure à propos de la pièce que vous deviez jouer.

Il me vient une idée, écrivez à notre poète Fréchette et vous pourrez acheter de lui le privilège de jouer *Papineau*. Seulement dans le cas où vous vous arrangez pour jouer *Papineau* vous serez obligée de paraître en scène avec M. Dumas, un de nos grands acteurs, cousin d'un de vos amis, M. Alexandre Dumas de Paris.

Ce monsieur fait de grands gestes sur le théâtre et il n'est pas bon de s'approcher de lui de trop près, sans le vouloir dans le fou de son jeu il peut vous faire péter les babines au moment où vous y penserez le moins :

On me dit, mademoiselle, que vous aimez à vous habiller en homme. Prenez garde de sortir dans les rues comme ça, nos hommes de police n'entendent pas de badinage sur ce point. Ils vous arrêteraient comme *vagante* et vous paraîtrez devant le recorder de Montigny, un homme qui n'est pas commode.

—C'est bien, monsieur Ladébauche, je vous remercie pour vos bons conseils. Saluez bien !

J'ai fini ici mon entrevue avec notre compatriote Sara Bernard.

Tout à toi

LADÉBAUCHE.

DEPECHEs TELEGRAPHIQUES.

(Service spécial du *Vrai Canard*.)

OUVERTURE DU PARLEMENT.

DISCOURS DU TRONE.

Ottawa, 10 dec. 1880.

Le parlement fédéral a été ouvert hier avec le cérémonial ordinaire.

Il a plu à Son Excellence de prononcer le discours suivant du trône.

Honorables messieurs et messieurs,

Jé vous ai appelés ici pour *settler* des affaires importantes dans notre *concerne*, à une époque de la saison où il fait un frotte de chien. Estusez du peu, mais le bien du pays avant tout.

Mon gouvernement vous sou-